

Inégalités / Épars désassortis

Elisabete Thamer

Une fraternité discrète *

Mon intervention d'aujourd'hui sera très brève. Je me contenterai de vous faire part d'une question pour laquelle je n'ai pas de réponse satisfaisante.

Nous traitons aujourd'hui du thème des « épars désassortis ». Cette expression fait partie des formules chocs de Lacan et elle figure depuis quelque temps en tête d'affiche, du moins dans notre communauté. C'est une expression qui « nous parle », à nous, *appariés* au discours analytique. Je trouve d'ailleurs qu'elle « nous parle » peut-être un peu trop facilement, j'ai parfois l'impression que l'on manifeste un certain goût à l'utiliser, comme si cela allait de soi. Je dirais même que cette expression prend, au vu de certaines de nos productions, des contours d'idéal. Est-ce vraiment le cas ? Il est vrai que Lacan propose l'identification à son symptôme comme, disons, ce qui pourrait arriver de mieux dans une analyse. Pourtant, ce qui peut nous arriver de mieux ne signifie pas que ce « mieux » n'ait pas quelques inconvénients, tout particulièrement pour ce qui concerne le lien social desdits « épars désassortis ».

Quelque chose m'a toujours interrogée dans l'expression « épars désassortis », car elle comporte une nuance qui met justement en perspective la difficulté du lien social. D'une part, cette expression désigne, de façon très imagée d'ailleurs, le summum de la singularité, indiquant le destin de solitude de tout sujet par rapport à sa jouissance propre. D'autre part, elle convoque en quelque sorte les autres. On n'est « épars désassortis » que par rapport à d'autres tout aussi éparpillés, on est désassortis les uns par rapport aux autres. Le rassemblement des « épars désassortis » demeure ainsi problématique.

Nous constatons, cependant, qu'une analyse ne produit pas des ermites ou des anachorètes ; un analysé ne se retire pas du monde, même quand le confinement l'y oblige. Nous voyons à l'heure actuelle, où nous sommes

plus épars que jamais, comment nous mettons en œuvre tous les moyens disponibles pour maintenir nos liens de travail, moyens que jusqu'alors une bonne partie d'entre nous récusait pourtant.

On peut alors se demander quel lien social pourrait convenir davantage à ceux qui arrivent, à la fin de leur analyse, à s'identifier à leur *unarité* de jouissance.

À la fin d'une analyse, deux types de liens sociaux semblent avoir la préférence : celui où l'on prend le relais de la fonction de l'analyste et celui du lien à une communauté de travail analytique. Ce n'est en aucun cas une nécessité, mais deux possibilités s'ouvrent à eux et, bien entendu, elles sont le plus souvent liées.

Le lien analytique

Aujourd'hui, je m'intéresserai particulièrement au choix des désassortis qui décident de prendre le relais de la fonction de l'analyste, après avoir pesé, dans leur propre analyse, ce que cela implique.

Vous me direz que cette question est celle de la passe. Bien entendu, c'est bien ce qui est en jeu dans la passe, mais je me demande s'il n'y aurait pas deux niveaux de réponse, distincts, et dont les enjeux sont peut-être un peu différents.

Dans la passe, on cherche à vérifier si les conditions de possibilité pour qu'il y ait du psychanalyste sont bien réunies. Dans la passe, on « évalue » si celui qui s'y présente a été suffisamment transformé et enseigné par son analyse pour qu'il puisse lui-même occuper la place d'analyste pour d'autres, sans être trop encombré par son propre désir, son fantasme ou son symptôme.

Mais avoir réuni « les conditions pour » ne dit rien, ou presque, de ce que l'on trouve à prendre le relais de la fonction, de ce que l'on gagne à faire de la psychanalyse sa profession et, de surcroît, avec joie, pour reprendre le thème de la dernière rencontre internationale d'École, à Barcelone : *Quelle joie trouvons-nous dans ce qui fait notre travail ?*

Avoir la psychanalyse comme métier implique d'y consacrer la plus grande partie de son temps, sans même songer – pour l'écrasante majorité d'entre nous – à prendre sa retraite ! « Recevoir du fric », comme disait Lacan dans la « Préface », n'est pas une réponse suffisante, car il y a certainement d'autres métiers beaucoup plus lucratifs que la psychanalyse et, en plus, on y dépense beaucoup d'argent avant de parvenir à vivre de cet exercice.

Quel est donc le *truc* qui emballe un analysé à se lancer dans cette profession, malgré les difficultés qu'elle comporte et la fin qu'elle programme, à savoir d'être rebut de l'expérience ?

Je me demande alors s'il n'y aurait pas quelque chose dans la structure même du discours et du dispositif analytique qui ferait que ce lien social particulier soit, disons, plus confortable pour les « épars désassortis ».

Ma question rencontre un problème de méthode, qui est somme toute insoluble, car c'est une impasse structurelle. Nous savons que les discours s'interprètent mutuellement, un discours interprète notamment la jouissance produite par un autre discours que lui-même. Un discours méconnaît forcément la jouissance qu'il ordonne, car il ne peut être interprété qu'à partir d'un autre discours ¹.

Mon idée est donc bien bancale, car le discours analytique, étant celui qui nous permet d'interpréter les autres, n'est pas lui-même interprétable, il est le discours interprétant.

Cela ne nous empêche pas pour autant de nous interroger sur les avantages que le discours analytique octroie à ceux qui y occupent la place d'agent. Cela ne remplace en aucun cas les raisons singulières données par chaque analysant devenu analyste dans leur éventuel témoignage au cours de la passe.

Le discours analytique

La psychanalyse a été « inventée par un solitaire », dit Lacan dans la « Préface », et « elle se pratique maintenant en couple ². » Il s'agit donc d'un lien qui s'établit Un à Un, que l'analyste renouvelle plusieurs fois par jour, avec cette chance inouïe qu'aucun cas n'est identique à un autre. Cela nous pousse alors constamment à une élaboration de savoir, à penser ce que nous faisons.

Mais que trouve-t-on dans cette pratique solitaire et peu bavarde, dans laquelle on n'est pas sujet, mais objet ?

Je me suis demandé si le fait que le discours analytique exige justement de l'analyste qu'il mette sa jouissance propre de côté, qu'il la mette en sourdine, ne serait pas l'une des choses appréciables de ce métier. Mettre entre parenthèses sa propre jouissance pendant que l'on travaille est probablement une chance. Et, en plus, on est payé pour cela.

On peut bien évidemment se demander si être aimé par son analysant contribue aussi à ce choix. L'amour transférentiel est un amour subverti par rapport à l'amour en général, car il relève du nécessaire, c'est un amour qui


surgit dès que la demande analysante se déploie, différemment de la rencontre amoureuse, qui est contingente. C'est aussi un amour qui rêve de sa propre fin, et qui peut, bien entendu, tourner à la haine.


J'ai l'impression que l'option que l'on prend pour le lien analytique après une analyse tient au fait que ce discours est le seul parmi les discours existants qui permet un *lien séparateur*. C'est un oxymore, mais c'est bien de cela qu'il s'agit. Comme disait Lacan dans « L'étourdit », il se situe à contrepenne des autres discours ³, il est le seul qui n'a pas de pente à former une race, notion qui me semble justement contrarier l'idée même d'épars désassortis. Il produit de la singularité, faisant valoir les traits distinctifs de la jouissance propre à chacun. C'est donc une profession dont on pourrait dire qu'elle est fortement assortie à l'ethos d'un analysé.


Dans la dernière leçon du séminaire ...*Ou pire*, Lacan se demandait : « Qu'est-ce qui nous lie à celui qui s'embarque avec nous dans la position qu'on appelle celle du patient ? [...] De qui sommes-nous frères dans tout autre discours que dans le discours analytique ? [...] Nous sommes frères de notre patient en tant que, comme lui, nous sommes les fils du discours ⁴. »


Cette idée de fraternité est-elle encore compatible avec les avancées postérieures de Lacan qui insistent sur la singularité symptomatique ? Il me semble qu'elles ne sont pas incompatibles, car « être fils » d'un même discours ne signifie en rien que l'on aboutisse à une quelconque parenté de jouissance. On pourrait compléter ce propos avec un autre passage de Lacan, dans un texte de 1948, où, en parlant de « notre tâche quotidienne », il évoque « une fraternité discrète » à la mesure de laquelle « nous sommes tous trop inégaux ⁵ ».


Mots-clés : épars désassortis, fraternité, inégalité, discours analytique, lien social, lien séparateur.


*  Intervention au séminaire Champ lacanien « Inégalités », à Paris, le 23 avril 2020, « Épars désassortis ».

1.  Cf. C. Soler, « Champ lacanien », *Hétérité, Revue de psychanalyse*, n° 2, *L'Odyssée lacanienne*, décembre 2001, p. 178 sq.

2.  J. Lacan, « Préface à l'édition anglaise du *Séminaire XI* », dans *Autres écrits*, Paris, Le Seuil, 2001, p. 571.

3.  J. Lacan, « L'étourdit », *Scilicet*, n° 4, Paris, Le Seuil, 1973, p. 19 ; et dans *Autres écrits, op. cit.*, p. 463.

4.  J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XIX, ...Ou pire*, Paris, Le Seuil, 2011, p. 235.

5.  J. Lacan, « L'agressivité en psychanalyse », dans *Écrits*, Paris, Le Seuil, 1966, p. 124. Je remercie notre collègue Sara Rodowicz-Slusarczyk de m'avoir rappelé ce passage.